CONTRELITTERATURE

"L'Ecriture est vraie au sens littéral comme au sens spirituel" O.V. de L. MILOSZ

N°1

EDITORIAL

par Alain SANTACREU

NOUS SOMMES CEUX QUI DOIVENT INSCRIRE L'INSTANT

La Contrelittérature est un humanisme aristocratique dont les principes esthétiques et éthiques relèvent du plan de *l'inter-dire*, dimension métaphysique où l'esprit traditionnel donne lieu à l'idée libertaire.
Les Chevaliers du Grand Sud, les Chevaliers errants au sang bleu de lumière, connaissaient le secret de la Croix sphérique - qui est le secret du roman : la Contrelittérature en est la transmission présente.
Nous qui plongeons en nos yeux dans les racines du temps, nous sommes les agents intérieurs du temps, les agents du secret de la Croix sphérique.
Enceints de tous les jours de nos corps, nous connaissons l'avenir, le charme amoureux du Signe de la Croix, et nous voudrions précisément en ressusciter l'action dans notre littérature exténuée des derniers temps, provoquer l'embrasement neuf du centre flamboyant au sein de ce chaos ignoble.
Nous aurons la beauté des enfants.
Nous disons encore "notre littérature" mais ils ne diront jamais "notre contrelittérature" car, si le *spirituel* peut comprendre le *psychique*, jamais le *psychique* ne comprendra le *spirituel.*
Si la Contrelittérature est l'écriture de l'homme intérieur, tout ce qui s'oppose à l'intériorité de l'homme est l'ennemi de la Contrelittérature.
L'ennemi, *le métallique bourgeois.*
Que Nerval - comme la plupart des grands prédécesseurs de la Contrelittérature - ait puisé son inspiration dans l'alchimie, montre que l'hermétisme recèle les modèles *théoriques* de l'aventure poétique: nous partons de cette évidence.
A chaque commencement et à chaque fin de cycle, le Secret de l'écriture figure et se forme en un seul instant, entre la douzième et la treizième heure de la Nuit de l'Avènement.
Nous sommes ceux qui doivent inscrire l'instant.

Sommaire

***La Voie droite de la Chevalerie française*, par Luc-Olivier d'Algange ..... pp. 2-3**

***Sur La Mise en Oeuvre d'une Liturgie Cosmique Finale*, par Jean Parvulesco..... pp. 4-7**

***Courrier*.....pp. 7-8**

***Nerval, fils du Feu et de la Veuve*, par Alain Santacreu.....pp. 9-10**

***Un éditeur pour la Contrelittérature*.....p. 11**

***Informations contrelittéraires*..... p. 12**

Directeur de la publication: Alain Santacreu Dépôt légal: juin 1999 N°ISSN: en cours

LA VOIE DROITE DE LA CHEVALERIE FRANCAISE

par **Luc-Olivier d'ALGANGE**

"A l'entrée de la demeure des morts
Tu trouveras sur la gauche une source.
Près d'elle se dresse un blanc cyprès.
Cette source ne t'en approche pas.
Tu en verras une autre sortant du lac de Mémoire
Eau fraîche qui jaillit. Des gardiens la protègent
Dis-leur : je suis le fils de la Terre et du Ciel étoilé,
De lui je viens. La soif me consume
Et je meurs. Donnez-moi l'eau fraîche
Qui jaillit du lac de Mémoire !
Et ils te permettront de boire à la source divine
Et désormais héros, sans fin tu règneras."

(Feuille d'or trouvée à Pétale)

"Gaspard de la nuit et Nerval connaissaient le feu
d'où le roi et la reine voyaient tout sans être vus
- ce point mystérieux où l'objet observé et l'observateur
ne forment plus qu'un, grâce au simple savoir qu'à perdu
le commun des hommes."

Dominique de Roux

Les majorités sont marginales. C'est au plus près du coeur, du centre, que se tiennent les *rares heureux*, là où la pensée se hausse à la désinvolture, à la prophétie et à cette bonté qui font les Justes Secrets et toutes les chevaleries enfantines et immémoriales ! L'évidence est géométrique : le plus grand nombre se tient à la périphérie et s'il existe une discipline morale, elle ne saurait être pour l'individu ou le petit nombre que de résister à cette Loi de la pesanteur qui l'entraîne dans un mouvement excentrique loin du foyer ardent de la vérité et de l'être.

Si l'on conçoit la "Contrelittérature" comme l'émergence épiphanique d'Oeuvres, situées en contre-jour de l'évidence mensongère du "texte" réduit à sa propre immanence, comment ne pas être tenté par l'aventure plus vaste d'une Chevalerie française comme Oeuvre de résistance au langage stéréopypé ? Nous lisons Scève, Nerval, ou Montaigu comme des sourciers, attentifs aux courants limpides et profonds de la prédestination surnaturelle de la langue française. Nos entendements sont telles des baguettes de coudriers. Le monde est la rhétorique de Dieu. Notre liberté naît de cette autorité magnifique à laquelle s'accordent nos songes et nos pressentiments. Prolégomènes à de nouvelles méditations sur la provenance et la destination de la Chevalerie française et universelle, ces quelques lignes s'adressent à ceux qui comprennent que de la victoire sur le nihilisme et le déterminisme dépendent toutes nos chances d'exercer en ce monde, et dans d'autres, notre existence sous les atours de l'ivresse du rêve.

Aux conceptions du Temps qui veulent soumettre le monde à quelque mondialisation marchande, ayons l'audace musicale d'opposer l'esprit français qui renaît à la pointe de nos gestes, dans le bruissement des fêtes et des murmures amoureux. La France est sans doute l'ultime contrée du monde où les hommes et les femmes ne vivent pas encore dans des camps retranchés, séparés par des griefs ou des revendications hargneuses. Les étrangers réduisent volontiers la France à la patrie du "mot d'esprit". Faisons que l'esprit soit prophétique et que notre passage dans le courant de la prédestination surnaturelle de la langue française, à laquelle nous devons tout, témoigne de quelque façon de la sainteté de l'Esprit qui ravive les lignes et précise les couleurs, dans la vertu héraldique des mots.

Les temps reviennent des grandes batailles de l'Esprit. L'enjeu est notre âme. L'idolâtrie du corps ne suffit pas à nous éloigner plus longtemps des réalités plus importantes et plus décisives d'ordre *métaphysique*, selon l'acception que donne à ce mot René Guénon.

Le matérialisme est vaincu par une simple constatation : il peut nous arriver d'être conscient de ne rien percevoir mais nos perceptions ne *sont* pour nous que lorsqu'elles adviennent dans notre conscience et dans notre entendement. De même, le corps des mots n'existe que par la subtile conscience rayonnante et magnétique qu'ils recèlent. Le journaliste, le vulgarisateur scientifique peuvent ignorer cette "conscience". Les mots vivent, ils respirent, ils correspondent, ils s'évertuent à sortir de la caverne du langage pour atteindre à leur résurrection dans l'âme humaine, qui est plus haute que les Anges et les dieux.

L'écrivain se caractérise par l'art avec lequel il fait de son entendement l'instrument de sa "conscience" des mots. Pour un Auteur, les mots vivent : il en fait croître les floraisons prodigieuses. Pour un Auteur, être conscient, c'est être le jardinier paradisiaque des mots français. Etre Auteur, c'est déployer sur la page du monde une terre Céleste. Lorsque les proses et les prosodies ne favorisent plus l'advenue du "Huitième Climat", ce ne sont plus que des "textes" : rien que d'indifférent ou de méprisable.

La conscience n'est que son propre dépassement. C'est l'essor qui est l'enjeu, l'exaltation du Temps vertical. Tout combat métaphysique trouve sa légitimité dans l'exaltation du Temps vertical! Croire au "texte", à la "matière", ce n'est jamais qu'une façon pédantesque de nier son sens, l'âme, le Logos qui allègent le monde et disposent sous nos pas le resplendissement de la Terre Céleste. Telle est notre Foi, notre Sapience et notre Chevalerie: vaincre la pesanteur ! Or, on ne peut vaincre la pesanteur en rasant le sol mais seulement par *les puissants mouvements des grandes ailes de la rhétorique de Dieu*, dans l'extrême péril de la Haute-Lumière !

L'Oeuvre est l'aire ultime où, tous les autres combats ayant été profanés, la Chevalerie française peut accomplir son dessein en passes d'armes d'autant plus étincelantes que plus subtiles. Chaque heure qui advient à l'horizon de notre entendement présage une victoire décisive sur le Néant ou une victoire non moins décisive du Néant. Le moment est venu d'affirmer, le caractère central, aussi bien dans l'ordre incommensurable du Soi que dans l'ordre mesurable du Pays, de la Fidélité active au Logos. Désormais, à l'immense conjuration "contre toute forme de vie intérieure" dont parlait Bernanos, s'opposeront non seulement nos espérances et nos charités sauvegardées mais encore les résolutions clarifiées, gnostiques, d'une Chevalerie dont tout peut être attendu pour peu qu'elle établisse, selon le mot de Raymond Abellio, *la transparence entre quelques-uns*.

Nous sommes au coeur du monde, au centre de l'universalité car une seule phrase de Valéry Larbaud suffit à faire battre notre coeur français. Il existe une temporalité française qui accompagne dans le secret des âmes le jaillissement du temps, sa source inépuisable. Lorsque les phrases s'ordonnent à cette musicalité singulière, le "Règne de la Quantité" est mis en échec. Une seule phrase à peine murmurée dans le coeur des mondes, dans l'extrême secret de l'humilité la plus profonde suffit à contredire l'immense vacarme périphérique, à le rendre à son insignifiance foncière, inopérante et vaine. Un seul Dire métaphysique suffit à sauver le monde du Dédire ruineux. Notre Foi, notre Sapience et notre Chevalerie lanceront dans les nues sauvées par notre attention nos phrases comme des flèches gothiques !

Ceci encore : la Chevalerie française est, plus que toute autre résolution humaine, éloignée de la "défense des valeurs" ou réductible à la notion récente de "nation". Tout se joue dans la présence, et cette présence est surnaturelle. La Voie droite nous dirige non vers la source du Léthé mais vers la source de Mnémosyne. L'*anamnésis* est la voie de la déification. C'est saisir au vif de l'Instant la coincidence du Soi et d'un "iota" de la Lumière incréée dont toute réalité sensible et intelligible tient sa légitimité et sa virtualité créatrice. La Chevalerie française sera poétique et métaphysique. Elle saura joindre la vigueur libertaire de Villon à l'acte liturgique et orphique de la politesse mallarméenne. De même que nous croyons davantage à l'essence qu' à la substance, notre dévotion va plus promptement à la civilité qu'à la civilisation, à la fragilité d'un geste et d'un regard de bonté qu'aux pesantes morales constituées par la crainte et le ressentiment . A la pointe extrême de la possiblité la moins ostensiblement avérée de l'aventure française, l'éclat d'intemporalité de notre Vrai et de Notre Beau réveille cette belle endormie que nous avions nommée la *France Aurélienne* et qui n'attendait que d'être nommée pour combler nos coeurs d'abondance et de gratitude.

Luc-Olivier d'Algange

Sur La Mise en Oeuvre d'une Liturgie Cosmique Finale

par Jean PARVULESCO

On sait qu'ayant à son tour lui aussi succombé à l'attrait de l'Orient, Gustave Flaubert avait écrit - ou manifesté le dessein d'écrire - un conte dans le goût oriental, *Les Sept Fils du Derviche*, dont il ne nous reste malheureusement que le titre, le texte s'en étant égaré - mais a-t-il jamais existé ce texte-fantôme?

C'est en reprenant à son compte le titre de cette oeuvre à l'orientale de Flaubert, aujourd'hui perdue, pour en quelque sorte - peut-être - réparer une ébréchure, une défaillance du destin intime de la grande littérature française, qu'Alain Santacreu nous livre à présent ce roman de haute facture initiatique et occultiste, dont la conclusion débouche, à travers un double suicide rituel, sur l'annonce à peine chiffrée d'une très prochaine fin du monde qui, d'ailleurs, ainsi que nous serons amenés à le comprendre, n'en sera pas tout à fait une, puisqu'une fin du monde *déguisée* en autre chose.

L'action du roman d'Alain Santacreu se passe à Toulouse, à Istanbul et en Asie Mineure, ce qui de toutes façons nous vaut des évocations de ces trois hauts lieux prédestinés qui sont autant d'invocations en dédoublement par l'écriture, recréant la réalité symbolique et supratemporelle de leur présence-là, devant nous, d'une manière qui est peut-être assez mystérieusement celle - et je mesure bien mes mots - de l'action magicienne-même, oeuvre de haute magie opérative en action.

"Les allées de Brienne, qui longent ce canal que fit construire Loménie, sont douces quand s'y mêlent un parfum de miel à celui des réglisses.
Au printemps, les platanes que l'autan saoûle deviennent les peintres les plus fous, projetant leurs ombres folles sur les murailles rougies des maisons."

Et, de même que le récit intérieur du roman d'Alain Santacreu se referme sur lui-même, à travers le mystère suractivant du double suicide rituel de ses deux personnages principaux - dédoublement sans doute d'Alain Santacreu lui-même, car ce roman est avant tout une expérience personnelle des gouffres intimes de l'auto-dépassement -, ce récit s'entrouvrira finalement à un recommencement d'outre-histoire, recommencement véhiculant, lui, le mystère de la double caverne apocalyptique des Sept Dormants d'Ephèse: la caverne qui se trouve encore de nos jours, face aux ruines de l'Ancien Artémision, à Ephèse, en Asie Mineure, et la caverne qui se trouve dans *"un certain lieu en France"*, en Occident.

Car la correspondance opérative occulte des deux cavernes aux Sept Dormants, celle d'Anatolie et celle d'*en France*, constitue à la fois le sujet profond du roman d'Alain Santacreu, le secret cosmique fondamental de l'ultime aboutissement de l'actuelle histoire du monde et le dernier acte de la grande liturgie apocalyptique à l'heure présente en cours d'achèvement. Quand les sept s'enferment dans leur caverne orientale, en Anatolie, à Ephèse, pour leur long sommeil dogmatique, leurs sept *"pareils de lumière"* en ressortent, vivants, intacts, transfigurés, de leur caverne occidentale d'*en France* - et ce sera la *"suprême heure"*, l'heure du "*renversement du sept de la nuit et du sept du jour"*, quand le jour se fera nuit, et la nuit, jour.

Il s'agit, en fait, ainsi que l'on vient de le dire, de la mise en oeuvre d'une liturgie cosmique finale, basée sur l'immolation et l'échange sacrificiel de "sept dormants" destinés à racheter, à alimenter sacrificiellement l'apparition occidentale de leurs *"pareils de lumière"*,
les sept ressuscités apocalyptiques de la *"suprême heure"*.

C'est bien cet échange sacrificiel qui constitue l'acte apocalyptique final, ce que j'appelais une Apocalypse *déguisée*, parce qu'elle se trouve tenue d'avoir lieu d'une manière occulte, sa liturgie abyssale se passant dans l'invisible, hors de l'atteinte de toute attention non hautement prévenue, initiatiquement habilitée.

Mais suivons, à présent, le texte même d'Alain Santacreu:

" - Connaissiez-vous cette légende des Sept Dormants d'Ephèse? C'étaient sept jeunes chrétiens qui, pour avoir refusé de renier leur foi, furent emmurés vivants dans une caverne, lors des persécutions déclenchées contre les chrétiens par l'empereur Dèce, en l'an deux cent cinquante de notre ère.
(...)
- Le texte coranique qui relate la légende est la sourate dix-huit. Une des particularités les plus remarquables de cette tradition des Sept Dormants, c'est qu'elle est commune au Christianisme et à l'Islam."
Et plus loin:
" -L'entrée de la grotte, dit-il, est située au nord de la montagne. On y descend par sept marches. Il ne faut pas que vous vous retourniez. Vous entendez? Cela est très important: quand vous verrez l'entrée de la grotte, marchez, et ne vous retournez plus!
(...)
Mais quand Loménie s'avance, au moment où il va descendre la première marche, il se retourne et ce qu'il voit l'épouvante: il reste pétrifié, livide comme une statue de sel."

C'est la raison pour laquelle, Loménie, de retour à Toulouse, devra se suicider, en se pendant - la pendaison mystagogique d'Odin et de Gérard de Nerval.
Ce double suicide des deux personnages principaux du roman d'Alain Santacreu libèrera l'espace propre de l'écriture; le renversement de l'espace intérieur de la non-écriture, marqué par le suicide du narrateur - du personnage du narrateur -, étant appelé à constituer l'écriture même du roman, à la rendre possible, à la *faire apparaître.* Le renversement, l'échange sacrificiel de la non-écriture en écriture correspond à l'échange liturgique des Sept Dormants en leurs *"pareils de lumière"*; et cet échange, ce renversement d'état exige le sacrifice fondationnel, le suicide rituel du personnage du narrateur, de celui qui, dans l'espace intérieur du roman, se trouve être la source même de la narration, sa source vive.

" J'ai gardé, le temps de mon agonie - qui a été celui de l'écriture - la sensation qu'en moi vivait quelqu'un d'autre, d'une dimension différente des êtres et des choses qui évoluent au dehors.
Peu à peu, en mourant, je suis devenu ce quelqu'un d'autre, en même temps que ce livre prenait racine en moi, s'écrivait de mon dernier souffle, un livre dont je serai l'unique lecteur.
Je comprends que mon âme se compose des personnages de ce livre qui ne verra jamais le jour."

Et qui, néanmoins, devait voir le jour à partir, précisément, de l'agonie et de la mort du personnage du narrateur, qui en même temps était, aussi, *quelqu'un d'autre* - son agonie et sa mort constituant l'écriture même du roman en cours de nativité, émergeant ainsi du cadavre de sa propre fiction, qui devenait réalité, réalité, je veux dire, de sa propre écriture en voie d'achèvement.
Tout, ici, est échange, tout, ici, se trouve fondé sur le mystère originel de l'échange. Et c'est ainsi que l'on aboutira, à la fin de ce roman, au passage à niveau de *"la suprême heure"*, l'heure du *"renversement du sept de nuit en sept du jour"*, qui marque à la fois la fin et le commencement apocalyptique du monde - d'un monde - par le renversement des Pôles, ou plutôt par leur contre-renversement - si c'est le premier renversement des Pôles qui avait marqué le début de la Kali-Yuga, actuellement à sa fin.
Aussi l'actuel Pôle Sud est-il en train de redevenir, *métasymboliquement*, et dans le plus grand des secrets, à nouveau, le Pôle Nord. Même si le processus en cours est sans doute bien loin encore de son terme, il n'est pas moins certain que personne ne saurait en connaître l'heure même et que, celle-ci venue, tout se fera en un seul instant, sans aucune forme de préavis, d'annonciation fût-elle dissimulée, sous-entendue; le temps d'un éclair, d'un seul éclair, comme en un rêve éveillé, au bord de quelques abîmes ultimes.
Depuis la seconde moitié du XIXe siècle, une certaine attention occidentale eschatologiquement activée s'est de plus en plus trouvé attirée, mobilisée par le mystère salvateur du Pôle Sud, du *Qutb Suya* de la tradition islamique. Car, sous les glaces immuables du Pôle Sud, la nostalgie brûlante des temps d'avant le précédent renversement négatif des Pôles a toujours su pressentir et

reconnaître la persistance occulte du Pôle Nord d'*avant sa présence-là*, en attente de la *"suprême heure"*, du contre-renversement des Pôles devant marquer la fin de l'actuel cycle d'inversion, de l'actuelle Kali-Yuga.

Ainsi que l'observait Miguel Serrano dans son extraordinaire *El Ultimo Avatara*, Wolfram von Eschenbach, déjà, avait éprouvé l'attente - dans *Parzifal* - du contre-renversement des Pôles: "Mon amour est constant et ne saurait changer. De même que le Pôle Antartique (il dit *"Polus Artanticus"*) se maintient fermement orienté sur l'Etoile du Nord (*"Le Sud qui fut le Nord"*, ajoute Miguel Serrano) sans qu'aucun des deux ne change jamais de position, notre amour lui-même doit se perpétuer fidèle à lui-même, et immuable."

Dans la conception littéraire d'Alain Santacreu, la réalité immédiate n'est que la part visible - "la petite part" - de l'invisible, et l'écriture n'est censée porter témoignage que sur cette "petite part" qui passe pour la réalité immédiate de ce monde et de nous même.

Ce que l'on nous donne à voir, ce que l'on nous dit dans *Les Sept Fils du Derviche*, n'est que la fragile écorce chiffrée de ce qui ne saurait être ni vu ni dit, à peine l'ombre portée de l'invisible sur l'apparence, sur le monde des apparences, qui en figure les lignes de puissance magnétique sans que celle-ci - l'ombre portée de l'invisible - ne livre en rien ni ne laisse même soupçonner la puissance de figuration originelle s'y trouvant souterrainement à l'oeuvre. Le roman auquel nous avons accès n'est que l'ombre portée du vrai roman, écrit dans l'invisible, vécu dans l'invisible, auquel toute approche nous est d'avance prohibée, et dont ce qui nous sépare est ou bien son inexistence, ou bien notre propre inexistence: son inexistence par rapport à nous-mêmes, ou notre propre inexistence par rapport à lui.

Il nous faudra donc nous contenter de peu, mais d'un peu qui disposera d'une extraordinaire puissance de signification, chargé à outrance comme il se trouve par le trop plein dont il est appelé à charrier en avant l'invisible surprésence.

Obscur, difficile à comprendre, ce roman d'Alain Santacreu ne l'est donc, tous comptes faits, qu'au tout premier abord, tant que l'on n'aura pas su saisir la dialectique profonde de son mécanisme intérieur, la dialectique de la mise en oeuvre d'une liturgie cosmique finale, de la très prochaine ouverture apocalyptique d'un monde déjà à sa fin.

De plus, le récit même du roman est truffé d'entailles symboliquement actives, mais à la signication dissimulée. Comme cette lettre que le narrateur a écrite mais non envoyée en poste restante, à Istanbul, comme de convenu, à Loménie, et qui de par leur double suicide ne peut s'ouvrir qu'à la fermeture du livre - lettre écrite et non lue, "non-lettre", trou noir; ou, encore, comme la scène où le narrateur est surpris par sa mère en train de se masturber, et qui tournera, au second degré, en scène d'inceste entre le fils et la mère, scène détenant d'évidence une des clefs majeures de ce livre; ou comme la profusion de jeux de mots d'une consternante imbécilité, et l'insupportable vulgarité, mais concertée, voulue à dessein, d'un personnage comme *Aziz*, porteur en même temps d'une charge tout à fait décisive, initiatique et prophétique, d'une véritable charge sacerdotale secrète.

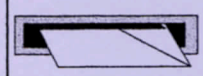
Et il y en a bien d'autres, de ce ces entailles. Le cours du récit en est surchargé, qui en frémit en permanence, bien aidé. Cet essaimage d'instances de signification dissimulées au cours du récit est une procédure initiatique courante, bien connue, qui conduit en quelque sorte oniriquement l'action du roman vers ses deux points de mobilisation en force, celui de la séance où ceux du groupe opératoire des sept, rangés en cercle, accèdent à leur supra-conscience à l'aide d'une drogue majeure, et celui de leur entrée dans la caverne des Sept Dormants d'Ephèse et de leur endormissement en cercle, quand le cercle constitué par eux *"encore une fois, redevient conscient de son centre."* Ces deux mises en cercle se répondent et s'identifient. Tout en ce roman se répond, s'identifie et se neutralise, tend à l'auto-effacement, à la disparition, à l'oubli, à l'immémoire qui se trouve au-delà de l'oubli et au-delà, aussi, de toute mémoire.

Ainsi en vient-on à la question fondamentale: ce roman est-il celui du récit des aventures eschatologiques secrètes de Loménie, est-il le roman du narrateur en train de se dissoudre lui-même Dans l'écriture inaccessible de son roman intérieur, est-il seulement un roman d'Alain Santacreu? La réponse ne saurait être qu'ambigüe, et il se peut même qu'il n'y ait pas de réponse, suivant la marche du soleil qui apparaît et qui disparaît, successivement et en même temps.

Cependant, de par son sacrifice initiatique même, sacrifice accepté, assumé à travers l'immolation rituelle de son double, de l'auto-dépossession du narrateur du roman se rencontrant lui-même dans son suicide final, Alain Santacreu n'accède-t-il pas lui-même, au terme de son aventure intérieure et au-delà de celle-ci, extatiquement, à cette impersonnalité active qui est le signe ultime d'un aboutissement achevé, réellement réussi de la quête qu'il avait entreprise sous le prétexte de l'écriture de son roman? Et ne se fera-t-il pas inviter alors à rejoindre, clandestinement, les terres suprêmement polaires de notre *Neuschwabenland*, de notre *"Nouvelle Souabie"* - qu'avait hantées les visions trancendantales d'un Wolfram von Eschenbach - où est censé avoir lieu l'échange liturgique entre les Sept Dormants d'Ephèse et leurs *"pareils de lumière"* : l'échange, le renversement du *"sept de la nuit et du sept du jour"*, l'échange, le renversement du Pôle Sud - qui est en réalité le Pôle Nord d'avant le renversement antérieur - et du Pôle Nord qui abrite occultement, dans ces temps derniers du désastre de notre déréliction actuelle, l'ancien Pôle Sud, le mystérieux *Qutb Suhya* de l'Islam initiatique ?
Ainsi le roman de prise de conscience d'Alain Santacreu s'oriente-t-il opérativement vers le mystère de l'*apparition*, de la sortie au jour nouveau, des *"pareils de lumière"*- dédoublement eschatalogique final des Sept Dormants d'Ephèse - qui doit avoir lieu, déboucher à la lumière du jour quelque part en Occident, "*en France*".

Jean PARVULESCO

LES SEPT FILS DU DERVICHE de Alain SANTACREU *aux éditions Jean CURUTCHET (parution juillet 1999)*



Contrelittérature

COURRIER

Le paratexte du *Manifeste*

Michel Marmin nous écrit : *"J'adhère pleinement - ou presque : je compte en effet André Breton parmi les "grands prédécesseurs" à votre Manifeste. "* (lettre du 14/02/1999).
Qu'est-ce que la liste des prédécesseurs ? Ce n'est que le paratexte du *Manifeste* - ainsi que la liste des signataires d'ailleurs - elle ne lui est pas *intégrée :* on signe le *Manifeste,* on ne signe pas son paratexte! Pourquoi certaines personnes n'ont-elles voulu lire que le paratexte ?
La liste des prédécesseurs est une lignée contrelittéraire parmi une infinité d'autres - mais c'est elle, très spécialement, qui a donné lieu au *Manifeste.* Chaque signataire du *Manifeste* est porteur d'une lignée spécifique et cette lignée, dont il est le porteur, est sa propre *légende*.
Signer le *Manifeste*, c'est se signer!
On remarquera que certains noms d'écrivains qui apparaissent dans le *Manifeste* ne sont pas cités dans la liste des *prédécesseurs*, la signification véritable de cette liste étant davantage à rechercher dans son nombre - 13 - que dans les noms particuliers qui la composent. Le treizième de la liste est donc le *porteur* de la liste : "La treizième revient... C'est encore la première." (Nerval, "*Artémis*").
On ne change pas de genre... Car le *Manifeste* se veut l'expression poétique d'une écriture de l'anonymat - au sens médiéval du terme. Pour l'écrivain contrelittéraire, la seule autorité ne peut être que spirituelle, c'est-à-dire l'aveu de la transcendance de l'Ecriture - qui enrobe aussi l'*athéisme absolu :* la Contrelittérature n'est pas une croyance.
Tout signataire du *Manifeste* n'est que le scribe de cette transcendance, *écrivant* sous l'autorité véridique de l' Unique Logos libertaire. Tout cela, finalement, est une question de *lignée* qui - au sens spirituel du mot, est la marque même de l'inscription du Vivant dans le Réel.
Cher Michel Marmin, André Breton s'inscrit dans une lignée contrelittéraire dont vous êtes le treizième et, par transparence, je vous livre trois noms de la mienne : Rabelais, Novalis, O.V. de Milosz.

Contrelittérature et Contre-initiation

Jean-Paul Lippi, dans un courrier du 17/02/1999, nous dit : *"Je me trouve très sensible à la tension métaphysique et à la dimension initiatique qui émanent de ce texte beau et dense; spirituellement rattaché à la pensée de la tradition dans son acception guénonienne, je ne puis que souscrire à la formule (que je qualifierai d'indissociablement aurorale et crépusculaire) : " La modernité s'est édifiée sur le refus de penser ce qui l'excède"."*

L'allusion à René Guénon est essentielle : faut-il entendre le système Contrelittérature/Littérature comme un corrélat de la dialectique guénonienne concernant les dimensions d'Initiation et de Contre-Initiation ? D'emblée, et par transparence, nous répondons : oui.
L'inversion sémantique est un "signe des temps" : la Contrelittérature est la vraie Littérature. Cependant ce vocable, "Contrelittérature", n'est pas une concession à la mode, il implique un "retour" aux Principes de l'Ecriture - il appelle une *révolution,* un retour de l'Oeuvre vers sa source, le Logos. On l'aura compris : la Contrelittérature est la rhétorique de l'Initiation alors que la Littérature est *historiquement* contre-initiatique. Nous devons considérer ce concept de "Contre-initiation" soit comme une réalité métaphysique, soit comme une "hypothèse nécessaire", *une fiction opératoire,* c'est-à-dire une "fiction" qui permet de poser le probléme de l'homme. Il en est de même pour la notion de *Contrelittérature.*

Une Fraternité du Souffle littéraire

Nous voudrions enfin reproduire quelques extraits du courrier de notre ami Christian Rangdreul qui, dans sa lettre, du 22/03/1999, nous disait :

" Comme vous, je pense que la littérature contemporaine relève de l' imposture tant elle est "obnubilée par le spectacle" - pour reprendre une expression de Shankara. Spectacle pourtant affligeant dont elle est beaucoup plus actrice que spectatrice et, s'il en est ainsi, parce-que cette pseudo-littérature est plus ou moins "suggestionnée" par le Grand Imposteur, le Grand Mystère d'Iniquité. Bref, je pense qu'elle est le plus souvent sous l'emprise du péché contre l' Esprit puisque, par orgueil, elle se montre complètement rétive à son insufflation.
A l'opposé, la vraie littérature - ou ce que vous appelez la Contrelittérature -, à travers l'acte d'écriture qui est "condensation" des mots, "parole étalée", s'exprimant d'abord par le son, semble représenter l'ultime étape de la descente de ce que les shivaïstes du Cachemire nomment "Parâ-vâk" : la Parole suprême. Descente à laquelle le littérateur digne de ce nom se doit de répondre par une ascension des états multiples de l'être, à l'aide de l'outil de l'écriture, d'une manière artisanale, et ce jusqu'à ce qu'il se soit unifié au sein de cette Parole principielle.
Ainsi, la véritable littérature ou Contrelittérature ou, peut-être, Translittérature, de même que Maya - dont elle n'est en fin de compte qu'une modalité - dissimule et révèle simultanément les "mystères des choses d'En-haut"
Bien évidemment, comme tout ce qui est "anti-moderne", au sens guénonien du terme, la Contrelittérature ne peut-être qu'une vraie conspiration, c'est-à-dire "cum spiratio" : acte de respirer ensemble. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que la Contrelittérature, fraternité du souffle littéraire, se soit dotée d'un mot de passe, car tout mot de passe, agissant comme un mantra, est porté par le divin souffle. Et que ce mot de passe soit "Transparence", c'est-à-dire ouverture à la Lumière, indique bien que la Contrelittérature se veut libre passage de la lumière par le souffle divin, afin de présider aux épousailles de la lettre et de l'esprit enfin réconciliés. Le Prajnaparamita sutra ne nous enseigne-t-il pas que ***le vide est forme et la forme est vide*** *?"*

NERVAL, fils du Feu et de la Veuve

par Alain SANTACREU

Julien Gracq, avec l'oeil d'un praticien de la contrelittérature, avait su percevoir la *tonalité alchimique* du début de la Sylvie de Nerval: " *Sylvie*: quelque chose est tombé sur cette prose lisse et sans apprêt, comme la rosée sur une prairie; je ne connais aucun récit plus enchanté dans notre langue. Seul se détache de ce chef-d'oeuvre tissé avec la buée et les perles du matin, pour l'oeil du praticien, le premier paragraphe, qui est toute une ouverture magistrale, traversée d'un bout à l'autre par une ligne mélodique d'une grâce merveilleuse."

L'incipit du chapitre inaugural - élargi aux trois premiers paragraphes - se présente en effet comme une initiation à l'oeuvre où l'écriture se fait pure allégorie: *Every great literature has always been allegorical,* disait G.K. Chesterton.

La nouvelle comprend quatorze chapitres comme autant de stations opératives. Ce premier chapitre expose l'autoportrait du narrateur sous un mode ironique, - mais l'ironie nervalienne, antipode de l'ironie voltairienne, n'est-elle pas déjà l'expression de l'humour divin? Nerval y évoque le temps où il était jeune homme, sacrifiant à la mode romantique de la fascination pour l'actrice : " Je sortais d'un théâtre où tous les soirs je paraissais aux avant-scènes en grande tenue de soupirant." Le chapitre s'intitule *"Nuit perdue"* et, par delà son sens littéral, ce titre présuppose une *perte* sacrificielle de la nuit, la phase initiale nocturne d'un rite solaire secret qui constituera la vraie dramatisation du récit. En effet, après un voyage de nuit - pendant lequel il s'attachera à "recomposer"ses souvenirs, le narrateur réapparaîtra en plein jour, dans le Valois, paradis ensoleillé de son enfance.

La nouvelle s'ouvre sur une description désabusée de la salle de théâtre où Gérard passe toutes ses soirées : " Indifférent au spectacle de la salle, celui du théâtre ne m'arrêtait guère." C'est que l'essentiel ne se révèle qu' à partir de la désillusion - le "désengano" du théâtre baroque espagnol; et l'apparition d'Aurélie intervient comme une véritable révélation étymologique, c'est-à-dire comme un *revoilement* en même temps qu'un *dévoilement*. Car la perception de cette *apparition occulte* se déroule sur un autre plan que la réalité apparente, dans un "espace vide" où l'objet et le sujet de la perception fusionnent en s'unifiant: "Je me sentais vivre en elle, et elle vivait en moi."

Ce lieu de la vacuité est le *milieu* de la non-dualité et, en la beauté de l' "apparition", s'équilibrent les lumières du jour et de la nuit - lumière sur lumière.

L'actrice apparaît, " belle comme le jour aux feux de la rampe qui l'éclairait d'en bas, pâle comme la nuit, quand la rampe baissée la laissait éclairée d'en haut sous les rayons du lustre."

"Pâle comme la nuit" qui aurait perdu sa noiceur, et rouge sous les "feux de la rampe", n'est-ce pas l'évocation de la transmutation alchimique? L'apparition d'Aurélie s'assimile ainsi à la vision de la pierre philosophale - on remarquera qu'une lumière *descendante* connote l'oeuvre au blanc, tandis qu'une lumière *ascendante* se rattache à l'oeuvre au rouge.

L'actrice Aurélie représente l'hypostase féminine de la Sagesse divine, la Sophia de la gnose chrétienne - l'*Etoile* que l'on retrouve dans *les Chimères* et dans *Aurélia*.

L' "espace vide" où apparaît l'actrice l'identifie à son *nomen* mystique : *la veuve*. Car "veuve" en latin se dit *vidua* - la viduité étant l'état d'une personne veuve.

Nous rencontrons ici un procédé spécifique de l'écriture nervalienne: la *mimema phôné*, l'imitation du sens par le son. Cette mise en relation paronymique des mots "fonctionne" non seulement à l'intérieur d'une langue donnée mais encore entre les différentes langues, comme si un principe poétique transcendantal "naturalisait" les idiomes.

Ce procédé est immédiatement réutilisé lors de la digression du troisième paragraphe où intervient le personnage de l' "oncle": " un de mes oncles qui avait vécu dans les avant-dernières années du dix-huitième siècle, comme il fallait y vivre pour bien le connaître, m'ayant prévenu de bonne heure que les actrices n'étaient pas des femmes, et que la nature avait oublié de leur faire un coeur."

Les biographes de Gérard de Nerval nous disent que cet "oncle", qui apparaît régulièrement dans ses oeuvres, l'aurait élevé de trois à six ans, jusqu'au moment où son père, rentrant de Russie, le récupéra.

Mais il est remarquable que Nerval, pour le nommer, n'emploie jamais son véritable patronyme - Antoine Boucher -, préférant dire "oncle".
C'est qu'il ne s'agit pas vraiment du frère de sa grand-mère mais d'une abstraction mystifiante, d'une évocation crytographique. En effet, l'oncle grec, *theios*, est l'homonyme parfait de *theios*, le divin; c'est donc de Dieu lui-même qu'il s'agit.
Ainsi Gérard serait le "neveu" de Dieu - terme qu'il nous faut entendre, selon cette cabale phonétique en usage dans le discours alchimiste, *né de la Veuve*. Mais alors le défunt dont la Veuve porte le deuil, n'est autre que le Dieu mort - ce Dieu que Gérard peut reconnaître comme *feu* son père et qui a pour nom Osiris.
Inéluctable métaphore osirienne qui est celle de l'essence de toute écriture - la structure du texte de la nouvelle, "découpée" en quatorze chapitres, étant elle-même une métaphore du corps fragmenté d'Osiris.
Plus tard, dans l'incipit du quatrième chapitre - "Le Village"-, l'assimilation de l'oncle au dieu du feu se trouvera confirmée, par un autre jeu de mots, quand le narrateur déclare " *(...) je retournai à Montany, où je demeurais avec mon oncle."*
Le nom de ce village est situé trop à l'est d'Ermenonville pour concorder avec les indications données. Ce que ce nom dissimule ce n'est pas tant celui de Mortefontaine, où le grand-oncle de Gérard habitait, mais plutôt l'identité véritable de cet "oncle" - qui se dévoile en décomposant le nom du village en "Mont-Agni"; *Agni*, évoquant bien sûr l'*Agni* védique ou même l'*Ignis* latin.
Dans "*Nuit perdue*", le premier chapitre de *Sylvie*, c'est donc l'écriture elle-même qui se fait *représentation dramatique* du mythe et, à travers l'initiative réfléchissante des mots, Nerval s'y reconnaît dans le visage solaire d'Horus, le fils de la Veuve Isis et du Feu Osiris.
Sur cette généalogie cryptée, que nous pourrions qualifier de "contrelittéraire", il est un passage décisif de *Promenades et Souvenirs* où Nerval dit que "la terre paternelle c'est deux fois la patrie" - et la suite du texte montre que cette terre paternelle dont il parle est en réalité celle du *grand-père maternel.* Cette terre qui est "deux fois la patrie" est celle des *Noces alchimiques.*
Jean Richer, dans *Expérience et création,* a déchiffré un curieux tableau où Nerval transcrit sa propre généalogie fantastique. On peut y lire des rapprochements géographiques bizarres qui conduisent Gérard à noter "*Val-loys* (près de Pau)" et "*Napol* en Navarre". On retrouve ici ces extraordinaires étymologies grecques avec lesquelles "jongle" Gérard, car NAP(ol) est le palindrome de PAN - ce Dieu si présent dans *Sylvie* que Nerval assimile au Soleil.
Jean Richer fait remarquer que, dans cette notice généalogique *révée*, les ancêtres paternels du poète se trouvent artificiellement rattachés à la famille maternelle par le truchement du nom de l'empereur romain *Nerva.* Or, ce nom est "caché" dans *Navarre.* La Navarre serait donc cette terre du *grand père maternel*, lieu allégorique de l'écriture "oblique" où se réalisent les Noces alchimiques de la Veuve et du Feu.

Publications nervaliennes

Les *Cahiers Gérard de Nerval* publient une livraison par an, depuis 1978.
Un *Cahier de l'Herne* (n°37) a été consacré à Nerval en 1987.
Dans une perspective contrelittéraire, en plus des ouvrages défricheurs de Jean Richer (*Gérard de Nerval et les Doctrines ésotériques* et *Nerval, expérience vécue et création ésotériques*), on citera d'abord l'ouvrage de Roger Mazelier, *Gérard de Nerval et l'humour divin*, paru en 1995 aux Editions Les Trois R; d'autre part, concernant le mythe isiaque, les deux livres de Camille Aubaude: *Nerval et le mythe d'Isis* et *Le Voyage en Egypte*, Kimé, 1997.

Association CONTRELITTERATURE
(Association loi 1901, déclarée le 19 mars 1999)

Cotisation annuelle : 70 frs. **Cotisation de "parrainage"** : 150 frs

Les dons de 200 frs et plus permettent de recevoir un reçu déductible de vos impôts.

Les chèques seront libellés à l'ordre de : Association CONTRELITTERATURE

Correspondance: Alain SANTACREU, L'Ancien Presbytère, 28170 Saint-Ange

UN EDITEUR POUR LA CONTRELITTERATURE

C'est aux éditions *Jean CURUTCHET* que paraîtra, en juillet 1999, le roman d'Alain Santacreu *Les Sept Fils du Derviche*.
Cet éditeur est aussi celui de Miguel Serrano, écrivain chilien né en 1917. Diplomate, ancien ambassadeur du Chili en Inde, en Yougoslavie et en Autriche, Serrano fit partie du Cercle Hermétique formé par C.G Jung et Hermann Hesse; il est l'auteur d'une oeuvre considérable, romanesque et philosophique, encore très peu connue en France.
Voici l'avant-propos de Bruno Dietsch à son roman *Elella* :
"Ce livre décrit, en termes symboliques, poétiques,* chiffrés, *une très ancienne voie initiatique occultée depuis des temps immémoriaux, mais que certains retrouvent aujourd'hui, soit par leur propre* dignification, *provoquant une nouvelle descente de l'Archétype qui s'exprime à travers eux, les dirigeant pas à pas sur les traces de tous ceux qui les ont précédés, soit par* prédestination, *parce qu'ils ont commencé le chemin, au cours d'une autre "incarnation", d'une autre Ronde de l'Eternel Retour. Ainsi le narrateur de cette histoire paraît ou réapparaît en Inde, dans les Pyrénées, dans les Andes, peut-être tous les sept cents ans ("tous les sept cents ans refleurit le laurier "), ou hors de la chronologie, dans l'espace intérieur du temps - traversant l'espace de tant de lieux où ressouvient* l'in-temps... *A chaque fois* se réitère *(comme en un processus alchimique qui aurait aussi à voir avec le tantrisme) une expérience unitaire et unitive, celle de l'initiation d'Amour, de A-MOR, la non-mort, plus ancienne encore que celle des Troubadours, qui le conduit à l'obtention de l'immortalité conditionnelle, donnant naissance au fils de la mort, le corps astral. Il franchit ainsi le seuil de mondes interdits, guidé par ceux qu'un autre explorateur de* terrae incognitae *appela "les conquérants solaires depuis si longtemps cachés dans la mort de la mort ", et trouve la justification ésotérique de la parole "l'amour est plus fort que la mort".

Augustin CHAHO

Les éditions *Jean CURUTCHET* ont aussi réédité les *Paroles d'un Voyant*, d'Augustin Chaho (collection "Coup de Coeur"), ainsi qu'un ouvrage de textes critiques, *Augustin Chaho*, paru en 1996 – recueil d'articles et de communications universitaires.
L'importance de l'oeuvre de *Joseph Augustin CHAHO (1811-1858)* reste encore à découvrir. Celui qui fut l'élève de Charles Nodier et l' inspirateur d'Eliphas Lévi, est sans aucun doute un des personnages-clés de l'histoire invisible de la "Contrelittérature". Qui fut Augustin Chaho? Albert Caillet, dans son *Manuel bibliographiques des Sciences psychiques ou occultes* (Paris, Dorbon, 1912), affirme qu'il était l'un des grands prêtres d'une religion secrète que les Basques euskariens célébraient dans leurs montagnes en plein milieu du XIXe siècle. Il demeure, dans la mémoire des Biscayens, comme le précurseur du nationalisme basque - un *nationaliste* de tradition *libertaire* puisqu'Elisée Reclus lui consacra une oraison funèbre. Ce personnage fort énigmatique fera dire à Jean Parvulesco, dans un article, à paraître dans le prochain *Contrelittérature*, que "la carrière visionnaire d'Augustin Chaho est à rapprocher aussi de l'enseignement et de l'action suprahistoriques, profondément cachés, qui ont été ceux d'un Alexandre Saint-Yves d'Alveydre. "
A la différence que, pour Chaho, le salut viendra non des Juifs ni des Catholiques-Romains mais *des Catholiques-Voyants* dont les plus purs représentants sont les Basques de Navarre.

Editions Jean CURUTCHET
Route de Louhossoa, 64640 Hélette

INFORMATION CONTRELITTERAIRES

Juin 1999 ***Numéro 1***

Un sublime poème indigo de Luc-Olivier d'Algange, au titre magnifique : *Hymne à l'âme du Monde*, vient de paraître dans le numéro 49 de la revue ALEXANDRE. Ce texte survient, au moment le plus juste, comme défense et illustration de l'esthétique contrelittéraire : *Ici, l'écrivain voit par le regard de l'âme du monde*. Un texte fondamental.

ALEXANDRE, 48 rue d'Esternay, 77160 PROVINS

♦ On retrouve l'action germinative de l'idée contrelittéraire dans les *Morceaux d'Incohérisme* de Rémi Boyer. « L'Incohérisme affirme la survivance d'une aristocratie libertaire venue immédiatement, tant du passé que du futur, composée d'être nus, manifestant les lignées anciennes, anciennes parce que nouvelles, nouvelles parce qu'anciennes. »

Voici un « morceau » plus particulier : « La queste du sens est une errance sans fin, celle du Juif errant, au contraire de la queste du Centre, qui conduit seule à la saisie de l'Immuable. »

On saisira l'occasion qui nous est offerte pour rappeler qu'Ahasvérus, le Juif errant condamné par le Christ à errer jusqu'à la fin des temps, est une *contrefaçon* d'Al-Khadir, le prophète au manteau vert de l'Islam intérieur. La relation antithétique Ahasvérus/Al-Khadir est parallèle à celle de Littérature/Contrelittérature : la Littérature se reconnaît dans la figure contre-initiatique d'Ahasvérus, dans cette quête désorientée, linéaire du sens ; la Contrelittérature, par contre, se reconnaît dans la figure archétypale de l'initiation, Al-Khadir, le maître intérieur.

Morceaux d'Incohérisme, par Rémi Boyer, CIRER, 1998 - B.P 08, 58130 Guérigny

♦ Les premières RENCONTRELITTERAIRES auront lieu à Paris à l'orée de l'an 2000.

♦ Un projet de Café Contrelittéraire est déjà en chantier sur Paris.

♦ Un site internet « ALEXANDRE » est actuellement en construction, la Contrelittérature y aura son emplacement réservé.

Cette rubrique I nformations Contrelittéraires

Est l'expression vivante de notre mouvement, chacun doit y apporter ses sources informatrices

« Quand la foi est sans effet sur l'œuvre, l'œuvre est sans pouvoir sur l'homme. Car le travail d'écrivain est d'abord une construction intérieure. » Henry MONTAIGU, *Culture d'Apocalypse*